

a souvent surmonté des obstacles qui s'opposaient à l'amélioration des terres et de la culture. L'Allemagne, et le nord ensuite, ont été entraînés par le goût du siècle. que les bons esprits avaient tourné vers ces grands objets. Ces vastes régions ont enfin compris que les contrées les plus étendues étaient sans valeur, si des travaux opiniâtres ne les rendaient utiles ; que défricher un sol, c'était l'agrandir ; et que les campagnes les moins favorisées de la nature pouvaient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes et variées ont été la récompense d'une conduite si judicieusement ordonnée. Des peuples qui avaient manqué du nécessaire se sont trouvés en état de fournir des alimens, même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés sur un terrain si riche ont-ils pu avoir besoin de secours étrangers pour vivre ? Peut-être par la raison même que le terrain était excellent. Dans les pays que le sort n'a pas traités favorablement, il a fallu que le cultivateur eût des fonds considérables, se condamnât à des veilles assidues pour arracher des entrailles d'un sol ingrat ou rebelle des moissons un peu abondantes. Il n'a eu pour ainsi dire qu'à gratter la terre sous un ciel plus fortuné, et cet avantage l'a plongé dans la misère et dans l'indolence. Le climat a encore augmenté ces calamités, et les institutions religieuses y ont mis le comble.

Le sabbat, à ne l'envisager même que sous un point de vue politique, est une institution admirable. Il convenait de donner un jour périodique de repos aux hommes pour qu'ils eussent le temps de se redresser, de lever leurs yeux vers le ciel, de jouir avec réflexion de la vie, de méditer sur les événemens passés, de raisonner les opérations actuelles, de combiner un peu l'avenir. Mais, en multipliant ces jours d'inaction, n'a-t-on pas fait pour les individus, pour les sociétés un fléau de ce qui avait été établi pour leur avantage ? Un sol que des bras nerveux, que des animaux vigoureux remueraient trois cents jours chaque année ne donnerait-il pas un double produit de celui qui ne les occuperait que cent cinquante ? Quel singulier aveuglement ! mille fois on a fait couler des ruisseaux de sang pour empêcher le démembrement d'un territoire, mille fois on en a fait couler pour donner plus d'étendue à ce territoire, et les puissances chargées du maintien, du bonheur des empires, ont patiemment souffert qu'un prêtre, et quelquefois un prêtre étranger, envahît successivement le tiers de ce territoire par la diminution équivalente du travail, qui pouvait seul le fertiliser. Ce désordre inconcevable a cessé dans plusieurs états ; mais il continue au midi de l'Europe. C'est un des plus grands obstacles à la multiplication de ses subsistances, à l'accroissement de sa population. On y commence cependant à sentir l'importance du